



L'Hilsenfirst et autres
épisodes de la guerre
dans les Vosges
et en Alsace

MAX SCHIAVON PRÉSENTE

LES COMBATS HÉROÏQUES DU CAPITAINE MANHÈS

Carnets inédits d'un chasseur alpin (1915-1916)



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

DU MÊME AUTEUR

Une victoire dans la défaite, la destruction du Chaberton, Briançon 1940, Parçay-sur-Vienne, éditions Anovi, 2007.

Le Général Alphonse Georges, un destin inachevé, Parçay-sur-Vienne, éditions Anovi, 2009.

Juin 1940, La guerre des Alpes. Enjeux et stratégies (en collaboration avec Frédéric Le Moal), Paris, Economica, Campagnes et stratégies, n° 83, mai 2010.

D'Anvers à Dunkerque, souvenirs de guerre de Lucien Richard, 1940, Paris, éditions Bernard Giovanangelli, 2010.

Victoire sur les Alpes – Briançonnais, Queyras, Ubaye, juin 1940, Turquant, éditions Mens Sana Anovi, 2011.

L'Autriche-Hongrie durant la Première Guerre mondiale, la fin d'un empire, Saint-Cloud, Soteca, 2011.

Lignes de tir, les carnets de guerre 1914-1918 de Jean Leddet, Avon-les-Roches, Anovi, 2012.

Le Général Paul Vauthier, un officier visionnaire, un destin bouleversant, Paris, éditions Pierre de Taillac, 2013.

Les Généraux français de 1940 (en collaboration avec François de Lannoy), Châtenay-Malabry, ETAI, 2013.

Le Front d'Orient, du désastre des Dardanelles à la victoire finale, 1915-1919, Paris, Tallandier, 2014.

Le Général Salan, défenseur de l'Empire, Châtenay-Malabry, ETAI, 2014.

Max Schiavon présente

LES COMBATS HÉROÏQUES DU CAPITAINE MANHÈS

Carnets inédits d'un chasseur alpin
(1915-1916)



HARTMANNSWILLERKOPF

1^{er} séjour

6 mars : il fait très froid. Une aube grise et sale pénètre difficilement à travers les vitres brouillées du wagon. Une pluie fine noie le paysage ; je m'étire en grelottant sur la banquette crasseuse où j'ai passé la nuit.

Nous sommes à Bussang, terminus de la voie ferrée, gare de ravitaillement de ma future division. Tout le monde dort ; un troupier, débraillé et somnolent, planton du commissaire de gare, me laisse entendre à mots entrecoupés de bâillements que, plus tard, une auto sanitaire m'emmènera peut-être vers ma destination. Je rentre dans mon wagon.

Peu à peu, le jour se fait. La pluie fine s'est changée en averse. Elle tombe, droite et continue, sans une variation d'intensité, pareille à celle du déluge. Des territoriaux¹ barbus et chevelus, vêtus d'extraordinaires oripeaux, pataugent dans une boue rougeâtre : les mains dans les poches, ils flânent avec un air de suprême désintéressement qui est bien la seule chose réjouissante dans ce décor lugubre.

Vers neuf heures, je monte enfin dans la voiture d'ambulance qui va m'emmener à Willer, avec mes camarades

1. Soldats appartenant à l'armée territoriale, âgés de plus de 34 ans, et destinés au début de la guerre à servir à l'arrière ou dans des secteurs en principe tranquilles.

de voyage, Piola, Duvosheld et de Lestrangle, ex-maréchaux des logis de cavalerie passés sous-lieutenants au 13^e BCA.

L'auto file rapidement vers l'Alsace reconquise. À la frontière franchie au col de Bussang, le poteau a disparu. Un poste de douaniers marque seul l'ancienne limite, où il ne joue d'ailleurs qu'un rôle de simple police. Au-delà, la route descend en lacets rapides vers la vallée de la Thur. Sous le déluge, et malgré une brume assez épaisse, je devine des pentes abruptes hérissées de sapins, de sommets arrondis marqués de grandes plaques de neige, une vallée à fond plat, très habitée et jalonnée de cheminées d'usines. Noyé sous l'effroyable pluie, ouaté par une épaisse brume d'un gris sale, ce pays qui me hantait depuis le début de la guerre – depuis bien plus longtemps encore – se présente mortellement triste.

Urbès, Wesserling, Moosch, Willer. Dans ce dernier, nous faisons halte et nous avons quelques renseignements sur le terminus de notre voyage, l'Hartmannswillerkopf où est en ligne le bataillon. Puis, nous poussons jusqu'à Bitschwiller où se trouve le TR² du 13^e. Après connaissance rapidement faite avec le personnel qui le compose (Franceur, Sarrazin et Mourier), une toilette sommaire et un épais déjeuner, nous partons tous quatre vers l'Hartmann, à pied sous l'éternelle pluie.

Un mauvais sentier muletier serpente sous de très beaux sapins ; de distance en distance, des mulets montent, chargés de

2. TR : train régimentaire. Le train régimentaire, unité logistique située à l'arrière du front, transporte essentiellement les vivres, mais aussi les bagages et les matériels divers destinés au besoin journalier des hommes.

planches, s'accrochent aux arbres, barrent le chemin ; des mulets descendent, portant des blessés, dont quelques Allemands. Très haut, tapant sur un piton que je ne vois pas, quelques obus passent avec un sifflement aigu. Le tout reste infiniment triste sous la pluie diluvienne et dans la neige fondue.

De temps en temps, une échappée s'ouvre dans les sapins et la plaine d'Alsace se devine à travers la brume.

Un dernier tournant du sentier, un bout de chemin plat et, au fond d'un col, apparaissent une série de taupinières et quelques misérables cahutes en branchages. Ça empeste la fumée, la graisse brûlée, la crasse humaine et le gros vin : nous sommes arrivés au poste de commandement du 13^e BCA, qui voisine d'ailleurs avec celui de la brigade au col du Silberloch. Notre guide nous conduit vers la plus grande de ces taupinières : un court boyau³ s'ouvre profondément dans la neige et la terre rouge. Il aboutit à une porte en planches sur laquelle est écrit « Refuge Barrier⁴ ». À l'entrée, une mitrailleuse allemande prend avec son gros manchon à eau des airs de petit canon.

L'intérieur de l'abri ressemble vaguement à un entrepont de Terre-Neuvas⁵. Une lampe à pétrole fumant à plein tuyau l'éclaire à peine de sa lueur douteuse. Dans la pénombre s'agite toute une série de personnages variés : le chef de

3. Un boyau est un fossé qui relie les tranchées entre elles, plus ou moins perpendiculaire à la ligne de front.

4. En mémoire du chef de bataillon Barrier, chef de corps du 13^e BCA, tué en janvier 1915 au Silberloch.

5. Nom donné aux pêcheurs qui, partant d'Europe, allaient sur les grands bancs de Terre-Neuve pêcher la morue. Par extension, les chalutiers qui participaient à ces longues campagnes étaient aussi appelés Terre-Neuvas.

corps, commandant d'Orlaugier, petit, trapu, nerveux, le Dr Guibert, bel homme avantageux, le lieutenant Regaud, adjoint du commandant, portant sur un corps énorme la tête type du Français des géographies Foncin. Dans la nuit épaisse du fond de l'abri, il est impossible de distinguer les autres.

Courte causerie ; on parle des événements du jour : prise d'un fortin ennemi et de quelques Allemands. Puis le commandant nous affecte à nos compagnies respectives.

Je suis versé à la compagnie commandée par de La Goutte, mon ancien camarade de Chambéry, passé capitaine en septembre. Sous la conduite de l'agent de liaison, Martin, Auvergnat de la région de Saint-Flour, je quitte le Silberloch et vais rejoindre la première ligne.

La traversée du terrain des récents combats est assez impressionnante. C'est un beau début de dévastation : arbres effondrés, terres éventrées. L'absence de boyau achève de rendre le voyage plutôt désagréable.

D'un trou d'obus sommairement recouvert de deux tôles ondulées, la Goutte émerge, hirsute et sordide, et m'accueille avec effusion. Il m'embrasse – ce qui est assez pénible, sa figure ayant beaucoup de ressemblance avec une coque de châtaigne – et s'exclame : « Mais, mon pauvre ami, qu'est-ce que vous venez f... ici ! Vous êtes raide fou ! » Puis, après une courte causerie, il me confie la 4^e section. Cette dernière est d'ailleurs stationnée autour de son poste de commandement.

Vers 19 heures, la 3^e compagnie (lieutenant Rémy) nous relève et nous nous installons dans nos anciennes tranchées de première ligne devenues depuis la prise du fortin notre

deuxième ligne, légèrement en retrait et à grande distance de la position que nous quittons.

La cagna⁶ qui nous abrite est, comme tout ici, sale et empestée. Elle est à peu près entièrement hors de terre et le vent siffle au travers de joyeuse façon.

Je fais la connaissance de l'autre officier de la compagnie, le sous-lieutenant Micheneau, répétiteur à l'École normale de Saint-Cloud. Après un dîner rapide, nous nous étendons sur la paille, d'où monte une vague odeur de pourriture, de terre humide et de misère humaine.

7 mars : vers 6 heures moins le quart, une grosse marmite⁷ tombe à une centaine de mètres de la cagna. Elle me tire brutalement d'une demi-somnolence. Je sors : un matin en grisaille filtre avec peine jusqu'au sous-bois obscur. Le premier obus est accompagné de plusieurs autres ; puis, ça va crescendo et, à 8 heures, c'est la grêle. Nous abandonnons la cagna, encadrée d'ailleurs de façon impressionnante, pour gagner la tranchée. Là, ça tombe plus que dru : 105, 150⁸, crapouillots⁹ variés concourent à former un marmitage assez remarquablement conditionné.

6. Une cagna (terme introduit en métropole par les officiers coloniaux) est un abri de fortune, à base de planches, de terre et d'objets de récupération, où les hommes peuvent s'abriter de la pluie, manger, se reposer, dormir.

7. La marmite, dans l'argot des poilus, désigne en général les obus allemands, et plus particulièrement ceux des mortiers de tranchée. Par extension, un marmitage est un fort bombardement d'artillerie.

8. 77, 105, 150 : ce sont les calibres des canons ennemis et donc des obus qui tombent sur les lignes françaises (77 mm, 105 mm, 150 mm).

9. Crapouillot (petit crapaud) : surnom donné par les poilus à un mortier de tranchée qui permettait de tirer des projectiles à courte distance dans les tranchées adverses.

C'est la première fois que je subis une aventure de ce genre et je dois à la plus stricte vérité constater que j'en suis assez durement impressionné. Dans ce fracas immense et haultant, mon cerveau, martelé, n'est d'ailleurs pas très apte à la réflexion. Je n'ai guère plus que des réflexes.

Une détonation pas très violente, mais qui semble venir de sous nos pieds, et Micheneau, La Goutte, Dejou (notre adjudant de compagnie) et moi disparaissions sous une avalanche de terre et de pierrailles. Bien que Micheneau se dégage en gémissant : « *Je suis gravement blessé* », personne n'a rien. La « grave blessure » est une simple contusion derrière la tête.

À 9 h 30, la compagnie reçoit l'ordre de se porter vers le fortin et à sa gauche pour étayer la compagnie Rémy, en prévision de l'attaque allemande qui se prépare. Le mouvement se fait sous un bombardement d'une violence extrême. Les morts et les blessés gravement mutilés deviennent de plus en plus nombreux. Certains détails s'incrument dans mon cerveau avec une netteté de photographie ; à quelques pas, à ma gauche, un homme tombe à la renverse, mou comme un sac vide, tué raide : un éclat lui a crevé le front, l'œil droit a jailli de l'orbite, pend sur sa joue et me regarde fixement. Un sifflement strident, une gifle formidable dans une haleine de four ; je titube un instant et, quand je reprends notion du monde extérieur, je vois à mes pieds un pauvre diable ouvert en deux, du sternum aux cuisses, comme un poisson qu'on vide et qui hurle pendant des secondes... ou des siècles.

Ma section est arrivée à son emplacement : un vague fossé dans des éboulis de rocaïlle. Le fracas continue, immense et trépidant. Je suis assis au pied d'un tronc d'arbre ; un

chasseur tout jeune s'est faufilé sous moi ; il sanglote et je sens son pauvre corps de gosse se soulever avec une cadence saccadée de moteur. D'autres se sont groupés autour de moi, leur sac sur la tête, et me regardent comme si j'étais l'égide protectrice. Il a suffi à ces pauvres diables de voir mes galons d'officier pour chercher d'instinct le salut près de moi. Et moi, qu'est-ce que je pense au fond de cet enfer ? Moi, je me cramponne de toutes mes forces à tout ce que j'ai en moi de conscience et de dignité, et, de mon mieux, je crâne.

Tout d'un coup, les trombes noires rougeoyantes bondissent d'un seul bloc sur le Silberloch, la fumée âcre des fleurs monstrueuses se dissipe et, instinctivement, on saute sur les fusils. Il est 11 heures ; les Allemands attaquent. C'est un soulagement infini. Une première ligne, en tirailleurs, flotte sous notre fusillade, jette ses armes, lève les bras puis, décimée, disparaît dans les trous d'abris ou derrière les troncs d'arbres. Elle est suivie d'une série d'autres, en formations de plus en plus denses, qui, très bravement, poussent presque jusqu'à nous dans une progression de plus en plus confuse. Mais, soumises à un feu violent, elles tourbillonnent ; je vois des corps et des corps, des quantités de corps s'affaler, les bras mous, la tête en avant. Les survivants s'enfuient en désordre.

Très vite, un immense silence tombe sur ce coin de forêt. Les croupes énormes des Allemands tués parsèment le sol de gros champignons verdâtres. Puis, un peu partout, s'élèvent les gémissements des blessés.

Dans deux trous d'obus devant nous, quelques Allemands, valides, agitent un petit drapeau blanc au bout d'une

baïonnette. On leur crie de venir se rendre. Les premiers qui essaient sont étendus net par leurs camarades des tranchées d'en face. Vers le soir, nous constatons que quelques-uns profitent de la demi-obscurité pour essayer de regagner leurs lignes. Ordre est donné de nettoyer immédiatement les trous d'obus à la grenade. L'opération, vivement exécutée, est d'une horreur indicible.

La nuit venue, je suis assez tassé. Ce passage brutal d'une vie somme toute normale et bien calme à une sorte d'enfer a durement surpris mon pauvre moral que, sans l'ombre de modestie, je croyais si brillant. Dans mon cerveau, ce contact avec une vie toute nouvelle et la foule de notions récemment enregistrées forment une sorte de chaos que je n'arrive que lentement et péniblement à débrouiller.

Vers 18 ou 19 heures, nous étendons notre front et nous relevons la 3^e compagnie à ce qui fut le fortin. Ma section occupe l'emplacement même. La nuit est abominablement dure. Roulé dans ma pèlerine, je me tasse dans un vestige de boyau. Sous un ciel étincelant, clouté d'or, et qui semble se craqueler de froid, je grelotte éperdument. Un âpre vent du nord fait pétiller les étoiles; il me pénètre comme si j'étais nu; Dieu! Que j'ai froid! Brusquement, au matin, le vent tourne, le ciel se couvre et, au lever du jour, une abondante chute de neige efface les déchirures de la terre, ensevelit les morts et les vivants endormis, ouate silencieusement la forêt.

8 mars : à 7 heures, la compagnie Gillon (1^{re} compagnie) nous relève et nous passons en soutien.

C'est, dans le silence absolu de la neige et dans le calme plat, une bonne journée de néant. J'habite avec de La Goutte, à quelque 300 m de la première ligne, une cagna chaude et bien close qui me paraît merveilleusement confortable. Elle a été construite par mon prédécesseur à la compagnie, le lieutenant Mouvello, tué à l'attaque du 27 février. Elle se compose d'un trou carré revêtu et recouvert de petits rondins. Quelques pelletées de terre matelassent le toit. Dans le fond, une sorte d'estrade recouverte de paille sert de lit. Au milieu, un poêle et trois planches forment une table.

Je n'ai jamais ressenti pareille satisfaction de vie animale ni joui à ce point du bonheur de manger et dormir, le cerveau vide de pensées, le corps effondré sur la paille, comme le bœuf de labour sur sa litière.

Vers le soir, la compagnie est rassemblée au pied des pentes qui montent vers le fortin. Au bruit des feux de salve, qui remplacent les sonneries d'ouverture et de fermeture du feu, le lieutenant-colonel Tabouis¹⁰, qui commande la brigade, remet la croix de la Légion d'honneur à La Goutte et à La Tour et la Médaille militaire à deux sergents. Dans ce décor sinistre, la cérémonie revêt un caractère de grandeur inattendue. J'entrevois quelle noblesse intense peut sortir de la pire horreur et quelle étrange magnificence peut donner à la plus basse misère la présence latente de la mort.

10. Georges Tabouis (1867-1958). Saint-cyrien, il commande en 1914 le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied (BCP) puis la 1^{re} brigade de chasseurs à partir du 26 février 1915. Il sera promu général en 1918.

9 mars : nous relevons la 1^{re} du fortin. La journée est calme. Dans l'après-midi, une lointaine canonnade roule sourdement sous bois, en sonorités indéfinies.

J'essaie, au cours de nos interminables causeries, de m'instruire à mon nouveau métier : c'est en vain. De La Goutte, primesautier, paradoxal, esprit critique outrancier, généralisateur excessif, au demeurant fort intelligent, n'est pas un professeur. Cet individualiste violent est, comme tel, un démolisseur remarquable, mais il ne reconstruit que peu ou pas. Sa très vive intelligence excelle à saisir le côté faible, ridicule ou mauvais des êtres et des choses; très malheureusement, elle laisse un peu trop à sa sensibilité seule le soin de sentir ce qui est bien. C'est d'autant plus regrettable qu'une discipline plus exacte de ses facultés en ferait un esprit remarquable et dégagerait d'une mauvaise ivraie tout un atavisme latin de lucidité, de méthode et de bon sens.

10 mars : calme très relatif. Quelques obus par rafales espacées, mais auxquelles l'absence d'organisation donne une efficacité pénible.

Toute la journée, nos hommes tiraillent devant eux, sans motif, sans objectif. À première vue, ça me paraît délibérément absurde; mais tout le monde trouve ça parfait et je n'ai pas d'autre part l'expérience suffisante pour pouvoir me permettre de contrer mes camarades et surtout mes chefs.

Le soir, nous sommes relevés. Avec de La Goutte et le commandant d'Orlaugier, nous allons dîner chez le commandant Cassin, du 53^e BCA. Soirée très gaie : dans cette

misérable cagna perdue dans la forêt vosgienne, c'est pendant quelques heures une délicieuse causerie où l'on sent vivre la vieille âme française, spirituelle et fine, élégante et mesurée, doucement ironique. J'en oublie l'écrasement stupide de la marmite allemande, à quelques centaines de mètres. Il est impossible que « ceci » parvienne à tuer « cela ».

11 mars : la brume et la pluie calment tout à fait les artilleurs et nous jouissons béatement de l'heure présente. On est dans la misère, mais on vit!

Nos chasseurs, en ligne ici depuis janvier, sont d'une saleté repoussante. Habillés de vêtements extraordinaires, où les vestons à raies voisinent avec des vareuses de toutes couleurs et les pantalons à carreaux, avec toutes les variétés de culottes militaires, entortillés de cache-nez crasseux et de peaux de mouton grouillantes de vermine, barbus comme des citoyens conscients, ils sont hideux et attristants. Comme toujours, hélas!, la déchéance morale pointe derrière la déchéance physique.

À la nuit, nous reprenons la faction au fortin.

12 mars : toujours le calme sous l'éternelle pluie qui ruiselle inlassablement sur les sapins. Notre cagna, de première ligne, baptisée par le capitaine « abri Nasello¹¹ », construite dans le paradis¹² de la tranchée, est assez peu solide, mais devient suffisamment confortable.

11. Le sous-lieutenant Nasello, de la 6^e compagnie, a été tué le 27 février au fortin.

12. La partie la plus élevée de la tranchée.

Je continue à essayer d'apprendre mon nouveau métier et à connaître mes hommes. Le métier, il est infiniment simple et difficile à la fois : simple, parce que sa technique est réduite au minimum et qu'un chef de section d'infanterie me paraît être bien peu de chose, tout juste le premier combattant de sa troupe ; difficile, parce que je suis malgré tout un chef et qu'une quarantaine d'hommes me considèrent comme tel, sur lesquels je ne peux avoir de véritable autorité que par un ascendant moral, une valeur personnelle que je voudrais de toute mon âme posséder. Je ne puis m'imposer que par l'exemple et c'est là une bien redoutable et difficile obligation.

Mes hommes : braves gens en général, pleins de bonne volonté, mais laissant grand train¹³ au point de vue valeur offensive – et même valeur tout court – parce que leurs cadres n'ont pas ou n'ont plus la foi.

À la nuit tombée, nous sommes relevés par la compagnie Rémy. Je vais dîner avec de La Goutte chez de La Tour. À la fin de ce dîner, conclusion d'un bateau¹⁴ très bien monté. Le 10 mars, j'étais en train de bridger dans la cagna Nasello avec le capitaine Micheneau et Saulnier (sous-lieutenant à la 1^{re} compagnie) quand une note, transmise par Regaud, arrive, me prescrivant de passer une revue des mulets du bataillon en vue de constituer des détachements d'infanterie montée pour reconnaissance à longue portée ! J'ai marché à fond – j'ai même galopé – et j'ai pondu un beau et abondant

13. Laissant à désirer.

14. Ici, une blague.

rapport qui a été envoyé au lieutenant-colonel Tabouis, commandant la brigade¹⁵. Ce dernier l'a annoté de sa main avec une certaine complicité et mon chef-d'œuvre m'a été remis au dessert, au milieu de l'hilarité générale.

13 mars : dans la matinée, on me fait faire une courte reconnaissance des lignes allemandes au nord de l'Hartmann. En ma qualité d'ex-cavalier, ce doit être, paraît-il, ma spécialité. À ce point de vue-là aussi, je dois me former et m'adapter à mon nouveau métier. La petite patrouille que je commandais ce matin m'a donné une impression de lourdeur terrible, une véritable sensation de boulet au pied, nous attachant à l'adversaire dont, une fois le combat pris, on n'arrive pas à décoller. Où sont mes spahis avec lesquels je laissais sur place l'infanterie ennemie, dans un temps de galop allongé ?

Parti un peu avant le jour, vers 5 h 30, je suis rentré, assez difficilement d'ailleurs, vers 11 heures. La matinée, l'après-midi ont été relativement calmes ; vers 17 heures, quelques marmites cognent derrière nous, sur le col du Silberloch. Le temps se passe à giber¹⁶ avec La Goutte qui, malgré son esprit pessimiste et « catastrophard », est toujours très amusant.

14 mars : la journée se passe, heureusement, beaucoup plus calme qu'il y a huit jours. Les quelques journées de

15. La 1^{re} brigade de chasseurs de la 66^e DI, commandée par le lieutenant-colonel Tabouis, comprend les 7^e, 13^e, 27^e et 53^e BCA.

16. Discuter.

répit, où l'adversaire a été assez gentil et s'est borné à nous envoyer à heures fixes quelques crapouillots agréablement mélangés de 77, ont surexcité chez nous les esprits, ceux des huiles¹⁷ tout du moins. Vers 16 heures, dans un grand brouhaha, tout l'état-major du bataillon arrive, le nez au vent, prescrire à Giffard, le lieutenant chargé des crapouillots, de balancer quinze bombes sur la figure des gens d'en face. Lesdits crapouillots sont plus rudimentaires : un tube porté par un trépied et auquel on donne une inclinaison de portée et une orientation en direction absolument au « *schicksal* », un bourrage sommaire de poudre, un obus de 90 informe au derrière duquel on a ajouté trois ailettes et une queue cylindrique pleine. On graisse la queue, on l'enfonce dans le tube et, par un petit trou dans la paroi de ce dernier, on fait exploser la poudre. Dans un tumulte d'explosion et de ferraille, dans un nuage de fumée et de poussière, l'obus de 90 et ses annexes s'en vont en l'air.

Tout le monde se pâme d'admiration en regardant de gros oiseaux voler lourdement et maladroitement vers les lignes allemandes et tomber avec fracas absolument au hasard et sans faire le moindre mal.

Mais le type d'en face – qui, lui, a les moyens de nous faire du mal – finit par grincher et riposte avec de vigoureux 105, dix minutes après le départ des agents provocateurs, sur la g... du bon poilu qui trouve la plaisanterie saumâtre.

Jusque vers 17 heures, les marmites tombent. Puis, la nuit, la douce et bonne nuit amie, ramène le calme et le silence.

17. Chef militaire, en principe de rang élevé.

15 mars : la nervosité est générale des deux côtés. Nos 75 arrosent des batteries allemandes du côté des « Porphyrfelsen ». Le bonhomme d'en face se fâche et riposte, mais riposte avec du 150. Alors, le 75 reporte son tir sur les tranchées ennemies ; conformément à la règle du jeu – rien n'est plus conformiste qu'un artilleur –, les Teutons en font aussitôt de même sur nos tranchées à nous. Et finalement, comme cela me paraît être une convention bien établie, le duel d'artillerie se passe sur le dos des deux infanteries.

Plus que jamais, le piéton est l'éternel souffrant ; vivant quotidiennement dans une abominable misère, sans un moment de détente ou de confort, mangeant et dormant quand il peut et les deux fort mal, marchant jusqu'à la limite des forces humaines, et parfois au-delà, supplicié dans sa pauvre chair et ne connaissant de terme à son enfer que dans la mort ; il est vraiment le martyr, le seul martyr de cette guerre. Il l'est d'ailleurs avec une dignité bourrue, une noblesse instinctive, mais voilée d'une magnifique pudeur, qui me remplit d'admiration pour ceux de ma race.

Voici le dixième jour de mon arrivée au « front fantassin ». Les premiers jours, tous les vilains et bas côtés de ma pauvre nature d'homme se sont révoltés et je dois honnêtement l'avouer, j'ai amèrement regretté le geste volontaire qui m'a amené ici. Aujourd'hui, j'en éprouve de la joie plutôt que de la fierté. J'ai appris, en ce peu de temps, à connaître mes frères, mes vrais frères, ceux que, plus tard, quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais et que j'aimerai toujours : les braves gens du bon peuple de France, paysans surtout, dont la sérénité dans la plus douloureuse des misères est

soit depuis dix-neuf jours, sans un instant de repos, sous un marmitage invraisemblable qui a littéralement rasé la forêt, dont les arbres avaient entre 80 cm et 1,20 m, en un désert de rocaïlle, tous les jours attaqués ou attaquants, jamais relevés que pour aller dans une fournaise pire que celle qu'ils quittaient, les pauvres bougres de ces trois bataillons, épuisés, décimés, à bout de nerfs, ont cédé sous la pression furieuse des attaques boches menées par des effectifs neufs et sans cesse renouvelés. Quel est le soldat, le vrai, qui connaît la guerre, dans l'infanterie², du 2^e classe au commandant, j'entends, qui leur jettera la pierre ? Et qui osera ne pas mettre chapeau bas ?

Bilan de l'opération depuis le 10 janvier : tout le terrain conquis le 21 décembre est perdu ; pour avoir ce glorieux résultat, la 66^e division a perdu 10 000 hommes, dont 2 500 prisonniers (1 800 hommes du 152^e RI en particulier, encerclés au sommet de l'Hartmann). Sans commentaires.

2. L'infanterie qui représentait 60 % des troupes en 1914 n'atteint plus que 45 % en 1918. 86 % du total des pertes sont issues de ses rangs.

Table des matières

INTRODUCTION	5
Hartmannswillerkopf (1 ^{er} séjour)	49
Südelkopf	101
Ballon de Guebwiller	120
Hilsenfirst.....	152
Schnepfenrieth et Sondernach (1 ^{er} séjour).....	201
Metzeral.....	227
Repos à Willer et à Altenbach.....	249
Sondernach (2 ^e séjour)	255
1 ^{re} permission	263
Séjour à Oderen.....	266
Secteur d'Ammerzwiler	281

Repos à Masevaux et à Oderen (second séjour).....	297
Metzeral (second séjour).....	301
Oderen (3 ^e séjour).....	316
Hartmannswillerkopf (dernier séjour).....	321
ÉPILOGUE	
Lyon, Hôpital du Royal (annexe de Desgenettes)	339

L'auteur poursuit ses recherches sur les guerres au xx^e siècle, les élites militaires, etc., et lance un appel aux lecteurs qui détiendraient des archives privées à ce sujet (documents, photos, témoignages, etc.) et qui accepteraient de les lui communiquer.
Écrire aux Éditions Pierre de Taillac qui transmettront.

« *Mon capitaine. On est cernés* », avertit un chasseur alpin. Il est 17 h 30, ce 13 juin 1915. Le capitaine Manhès et ses hommes sont coupés du reste de l'armée. Ils vont se battre sur les pentes de l'Hilsenfirst durant quatre jours: ils utilisent les armes prises à l'ennemi, mais aussi des rochers qu'ils font rouler sur leurs assaillants pour arrêter une contre-attaque. Après avoir subi de lourdes pertes, ils seront délivrés par des chasseurs alpins envoyés en renfort et seront accueillis en héros.

Avec une tragique lucidité, Manhès raconte ses terribles combats dans les Vosges et en Alsace et s'interroge sur le sacrifice demandé. Il ne cache rien de ses sentiments, de ses inquiétudes, de l'héroïsme ou de la lâcheté de certains, et aborde également ses propres faiblesses, ce qui en fait un témoignage exceptionnel.

19,90 €

